

**suite du BATAILLON BERTHIER**

ensevelit totalement René Charvolin. Il dut la vie sauve à la promptitude de ses camarades qui le dégagèrent rapidement.

**DEUX RAIDS RISQUÉS**

Le commandant raconte aussi deux raids que des équipes tentèrent contre des postes montagnaux tenus par l'ennemi. L'un au Pas de l'Ours et l'autre à Grange Vieille dans la Vallée Etroite. Ces deux opérations faillirent réussir, mais face à un ennemi plus nombreux et mieux défendu, il fallut se replier. Berthier estime qu'elles redonnèrent du moral aux troupes. Les hommes des FFI s'étaient montrés « ardents et volontaires, toujours prêts à foncer. »

**LES PRINCIPAUX COMBATS**

Ils se déroulèrent les 28-29 novembre. La nuit du 28 au 29 fut particulièrement « noire et glaciale ». La visibilité n'était pas bonne, ce qui compliquait la tâche des guetteurs. Ils ne pouvaient se fier qu'aux bruits, mais emmitouffés et les oreilles bien couvertes, -il faisait - 25 degrés- que pouvaient-ils entendre ? Pourquoi d'ailleurs s'affoler ? Jamais depuis des semaines les Fritz ne s'étaient hasardés dans le secteur des postes des Thures et de Grange Chevillot. « La pire des choses pour ces hommes, avait observé le commandant Berthier, était de penser que par ce

froid, leurs armes n'étaient pas sûres. Aussi, les gardaient-ils contre eux pour les tenir au chaud. »

**AU POSTE DES THURES**

Après la relève de 5 heures du matin, les nouveaux guetteurs du poste des Thures essayent de percer le jour qui tarde à se lever. « Soudain, racontera Berthier, ils voient quelques ombres, en file indienne, sur la piste... A trente mètres, le guetteur les arrête : « Halte là ! Qui vive ? » Les hommes se sont arrêtés. L'un crie en français ; « Ne tirez pas, je suis le capitaine du district. » Le guetteur a compris le piège. Vite, il ouvre le feu et crie « Aux Armes ». « Les trente hommes du poste se ruent aux postes de combat. » Ainsi débute un affrontement inégal, mais les anciens maquisards font reculer l'ennemi. Celui-ci tentera par deux nouvelles fois de prendre le poste. puis se retirera au moment où les renforts venant du bas arrivent.

Le poste des Thures aura tenu seul pendant près de trois heures. Il y aura eu des victimes françaises dès le début : « sept hommes sont tombés dont trois ne se relèveront pas. » La colonne allemande se retira, « emportant ses blessés et traînant ses morts dont les traces imprimées dans la neige étaient rouges de leur sang. » « Quatre allemands, a noté Berthier, ne purent être emportés, car ils étaient tombés près du poste. »

Le médecin arrivé avec les renforts s'occupa des blessés qu'on descendit avec des moyens de fortune, car il n'y avait que deux « traîneaux Pourchier ». Une évacuation difficile jusqu'à Sallé dans la vallée, d'où une ambulance les achemina à l'hôpital de Briançon. Puis l'on s'occupa des trois morts.

**A GRANGE-CHEVILLOT**

L'on se demanda ce qui était arrivé à ceux du poste de Grange Chevillot. Le lieutenant Sommeron, ayant laissé une petite garnison garder le poste des Thures, partit avec le reste des hommes pour Grange Chevillot. Ils subirent en cours de route des coups de fusils et de mortier, car vêtus de sombre, ils constituaient une cible bien visible. Vers treize heures, la colonne « atteignit Grange Chevillot où il ne restait que les traces du drame qui s'y était joué. » Il ne restait sur place que trois morts et neuf blessés. Trois hommes avaient été faits prisonniers et emmenés.

Le commandant Berthier a laissé à l'un des rescapés du poste le soin de raconter ce qui s'était passé. Le soldat Jules Michel en a fait le récit après guerre (voir encadré ci-dessous).

**LE COL DES THURES CONSERVÉ**

Le commandant Berthier tirant les leçons de ces combats estima que la conservation du col des Thures fut essentielle pour la sécurité de la vallée. Elle **suite p. 4**

**RÉCIT DU SOLDAT JULES MICHEL**

« Les allemands étaient très bien équipés pour opérer dans ces régions de neige, et pourvus d'un armement ayant au moins la qualité d'être homogène malgré le nombre. Le 28 novembre au soir, ils ont déclenché un feu d'artillerie très nourri au cours duquel un malencontreux obus est venu percuter le toit de notre misérable cabane, nous enlevant déjà la possibilité de nous servir du grenier où comme partout nous avions aménagé des créneaux. Les allemands nous ont attaqué à cinq heures (du matin) le lendemain, proférant des paroles en français. La garde ne se laissa pas surprendre, et quelques minutes après, malgré l'obscurité, nous étions tous en place. La surprise n'ayant pas réussi, la fusillade commença aussitôt, et vite ressaisis, nous faisons notre devoir... Le poste était pratiquement intenable, partout des angles morts, et le toit de la batisse était à même le sol sur l'arrière. Les allemands nous enjoignaient de

nous rendre, « Courageux FFI rendez-vous, vous aurez tous la vie sauve. » Nous répondions alors par des réflexions qui ne relataient toujours que notre mépris et notre espoir de sortir victorieux de là... Nous étions absolument cernés et tout mouvement de notre part provoquait aussitôt les rafales de LMG (=mitrailleuses). Nous n'avons jamais désespéré, attendant toujours les renforts. Il y eut une accalmie à midi pendant laquelle les allemands ont dû redescendre leurs morts et leurs blessés. Ils sont revenus peu après et plus nombreux. A treize heures trente, ce fut le coup décisif. Ils sentaient sans doute, à cause des tirs de mortiers effectués par les nôtres qu'il fallait agir au plus vite. Ce fut une pluie de grenades, auxquelles la baraque ne résistait pas. » Il y avait beaucoup de blessés. Trois restaient indemnes : Burel, Levacher et Michel. « Vers 14h30-15 h, je ne sais plus exactement, les allemands étaient à la

porte de la cabane enfoncée et ce fut là que notre adjudant Louis, chef du poste (assez gravement blessé à la cuisse) nous donna l'ordre de nous rendre. Alignés devant la façade de la grange, nous fûmes désarmés et dépossédés de tout ce que nous possédions. Toujours très rapidement, ils nous ont entraînés dans une descente à pic conduisant à la Vallée Etroite. Ils nous avaient chargés d'une caisse de ravitaillement américain, sans égard pour les blessés. Nous emmenions en outre deux cadavres... Ainsi, s'annonçait pour nous la captivité qui heureusement n'a pas trop duré. » Les allemands reconnurent avoir eu onze morts. « Si le combat des Thures, se félicita le commandant Berthier, avait été brillant, celui de Grange Chevillot fut héroïque. Quinze hommes d'élite résistants à un ennemi puissant et agressif. Il ne devait succomber qu'après neuf heures de siège, « réduits à trois hommes valides défendant neuf blessés et trois cadavres. »